

Quelques impressions... et subjectives, bien sûr

Autor(en): **Cornaz, Suzi**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **49 (1961)**

Heft 5

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-269705>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Quelques impressions... et subjectives, bien sûr

L'Égypte en quinze jours, alors, pas de jugements bâtijs, pas de jugement du tout. Quelques impressions, si vous voulez, et subjectives, bien sûr.

Les premiers jours, c'est l'étonnement. Le dépaysement est produit par le climat, le cadre, et surtout par ce peuple en galabieh (nous dirions en chemise), en tarbouch, en turban. Qu'ils sont nombreux! On se bouscule au « mouski » (les souks), on est assailli par des quémandeurs de toutes sortes, ceux qui veulent faire briller vos souliers, ceux qui dissimulent dans leurs larges manches des « antiquités »... Et puis, aux portes du Caire, grande ville moderne, comme on est frappé de voir ces vilages de cases qu'on dirait faites à la main sans aucun instrument, modelées en terre, à peine, ici ou là, en briques crues...

Mais bien vite, l'admiration est le sentiment dominant. Les musées du Caire, les pyramides, les bas-reliefs des tombeaux vous offrent quatre mille ans d'histoire, comme disent les prospectus. Et c'est vrai que c'est prodigieux, bien plus que ne peuvent le dire les prospectus et qu'on ne l'a imaginé au travers de tous les récits et de tous les livres d'histoire.

Les jours passent, le programme touristique est fort bien fait. On passe en Haute-Égypte : temples, obélisques, colosses, tombeaux, tout est couvert d'images symboliques. Pas une statue sans ses hiéroglyphes, pas un mur qui ne soit décoré de scènes de la vie religieuse, guerrière, agricole. Tout est là, les travaux des hommes et des femmes, leurs loisirs, la faune et la flore. Est-ce la rapidité avec laquelle il faut emmagasiner tant de visions diverses? Il vient un moment où l'on se sent envahi par une sorte de déception. Les hiéroglyphes deviennent monotones, on est presque excédé par ces pharaons tous pareils. D'un millénaire à l'autre, leur sourire n'a pas changé d'un millimètre, leurs mains sont toujours posées bien à plat sur leurs cuisses, ils ne semblent touchés par rien de ce qui nous touche, comme si l'individu, la personnalité, n'existaient pas. Ce sont, répétées sur tant de murs, des scènes immuables, telles que la tradition les a fixées. Quelle grandeur! Quel art merveilleux! Mais quelle discipline rigide il a fallu pour arriver à cette perfection!

Il est vrai que dans cette chaîne de dynasties apparaît soudain un individualiste, ce pharaon, fils d'une princesse afghane, et qui voulut tout changer, n'adorer plus qu'un dieu unique, le soleil. Sous son règne, la capitale est transférée, l'art change, tout s'assouplit. Mais on voit poindre le risque d'une décadence, d'un amollissement, et le successeur déjà provoque la réaction. Tout revient comme avant, le règne du roi dissident n'a été qu'un accident.

Il m'a semblé que la plus grande fraîcheur, la vie simple, sans excès de symbolisme, se trouvait dans les tombeaux des artisans des nécropoles. Ceux qui travaillaient à la construction, à la décoration des « villes des morts » n'avaient pas le droit de vivre sur la rive est, la rive des vivants. Ils avaient donc leur ville sur la rive ouest, séparée. Mais en compensation, ils se préparaient aussi des tombeaux pour eux, alors que les artisans de l'autre côté du fleuve n'en avaient pas. Et, entre camarades, ils se faisaient les plus belles images qui les accompagneraient dans l'au-delà...

Notre bateau remonte le fleuve, tout le long de cette Nubie qui va être inondée par le futur barrage. Nous allons voir les temples que l'Unesco espère sauver : Abou Simbel, Bouhen... mais que de villages sur ces rives! Que vont devenir leurs habitants? Ces Nu-biens élancés, aux traits fins, ces grands Soudanais habitués au climat sec, au ciel pur? A peine s'il pleut quelques heures tous les dix ans, dans leur pays. Là où ils vont aller, à ce qu'on dit, il y a des saisons entières de pluie...

Suzi Cornaz

L'ÉGYPTE

vue par trois

de nos collaboratrices

Un livre: Le sixième jour

Peut-être qu'elle a de la vie pour deux... Dans l'abondante production littéraire féminine, jardin où fleurissent pêle-mêle les variétés éphémères et les essences précieuses, il arrive qu'on découvre, à l'ombre des romans touffus, un petit livre qui embaume.

Celui que j'ai cueilli ne ressemble à rien d'autre. C'est une fleur exotique qui vient du fond des temps, un récit à la fois coloré et rigoureusement sobre, d'un réalisme exigeant et d'une poésie bouleversante. Une histoire? Non, un simple épisode, mais conté à la manière d'un poème, sur un fond de terre, d'eau et de ciel. L'auteur, Andrée Chédid, est d'ailleurs surtout connue comme poète. Cela se sent à chaque ligne. Ce qui pourrait n'être qu'un humble fait divers est élargi et haussé en symbole. On pense à La Peste de Camus. Le mal, ici, c'est le choléra. Mais c'est la même terre d'Afrique, le même soleil, la même misère, le même absurde, la même grandeur qui s'ignore.

Il y a pourtant un aspect de ce court roman qui nous étreint plus immédiatement, nous lectrices : des trois acteurs du drame, l'un est un enfant, Hassan, le deuxième un fléau, le choléra, et le troisième une vieille femme, Om Hassan, grand-mère de l'enfant. Or, comme l'écrivait dernièrement une lectrice, grand-mère elle-même, « on ne lit pas souvent un livre dont l'héroïne est une grand-mère! » Et c'est bien vrai. Le roman, si accueillant envers la femme jeune et mûre, n'ouvre guère ses portes à celle dont sont issues deux générations. C'est comme si la vie la reléguait parmi les accessoires, comme si ses problèmes n'avaient plus d'actualité, ni ses souffrances de portée humaine. Aussi faut-il savoir gré à Andrée Chédid d'avoir, en dépassant la relation habituelle mère-enfant, incarné dans une aïeule l'absolu d'un amour et d'une foi. Un absolu qui annihile tout le reste, jette un défi au sens commun et emporte Om Hassan par delà les apparences vers ce sixième jour fatidique dont son âme est certaine qu'il verra la résurrection de l'enfant moribond. Et tandis que la barque qui les héberge, elle et son petit-fils, descend lentement le Nil vers la mer, un souffle étrange gonfle le récit comme le vent gonfle la voile. Défi pathétique au réalisme des contingences? Victoire ou défaite? Qui le dira? La vie est dépassée. Peut-être est-ce ainsi qu'on entre dans l'éternité...

L'Égypte est à la pointe de l'actualité littéraire. Après les quatre volumes du vaste roman que Laurence Durrell situe dans le milieu cosmopolite d'Alexandrie, Le Sixième Jour nous montre un autre visage du pays du Nil, celui du paysan pauvre et du petit peuple dans son destin quotidien et millénaire. Grandeur et misère cohabitent en ces pages que

hantent la vie et la mort. Il faut les lire d'un trait, pour en mieux suivre le rythme, et parfaire ce dépaysement en feuilletant un troisième livre sur l'Égypte. Le Nil, de Ch.-H. Favrod et H. Grindat (Guilde du livre), dont les splendides images sont celles du monde même à travers lequel la vieille Om Hassan emporte son précieux fardeau et rejoint son destins.

Marguerite Rochat

1 «Le Sixième jour», par Andrée Chédid (Juil-lard, Paris).

Quelques notes d'Henriette Grindat, photographe sur son voyage solitaire, du Caire aux deux sources du Nil

Porter des généralités sur les femmes qui vivent le long du Nil serait faux. Quel rapport y a-t-il entre Liliانا, qui travaille au tourisme égyptien, Liliانا, que j'ai surprise un jour en train de lire Rabelais dans son bureau, quel rapport entre elle et cette jeune dinka des marécages sud-soudanais, qui garde les bœufs pendant que son mari chasse ou fait la guerre?

L'Afrique offre un tel contraste : de la ville à la brousse, il y a une telle latitude que la civilisation européenne mal assimilée côtoie la vie tribale.

Au Caire, la femme d'un milieu aisé peut être aussi belle et brillante qu'à Paris : je pense à Nadia, ethnographe et modèle du peintre Matisse, à Renée, ce magnifique poète. Mais ceci est le Caire, où se mêlent toutes les races et les religions, le Caire où, actuellement, une vague de nationalisme submerge tout le reste.

En route vers le marché de Louksor pour l'échange de quelques marchandises; quelquefois ce sont des pigeons et des poules qu'Aïsha et sa mère portent attachés par les pattes, aujourd'hui de petits porcins dans une corbeille. Aïsha l'invisible...

Invitée par son mari Hassan dans la maison en limon mêlé de paille, je suis reçue par les hommes. Pas trace d'Aïsha n'était ses châles et ses robes pendus au-dessus du lit, les petits carrés d'étoffe bordés de paillettes, dont on veut absolument me coiffer; je me sens un peu ridicule de jouer à l'égyptienne dans mes blue-jeans, sous le sourire du président Nasser, affiché par trois fois au mur. En face de la fenêtre grillagée d'où l'on peut voir les colosses de Memnon, le couvert a été dressé, et, pour comble d'honneur, en guise de serviette, l'unique ling de bain a été extrait d'une valise poussiéreuse. Je constate qu'Aïsha est bonne cuisinière, en dégustant, dans mon coin, solitaire, le pigeon farci au camoun (cumin), tandis que mes amis se contentent d'un repas frugal.

Demain, mis en confiance, Hassan m'admettra à la table des hommes dans la cour pleine de pigeons, de chiens et de chats; je verrai Aïsha confectionner notre repas sur un petit âtre, mais une fois encore, elle disparaîtra avec les femmes. Si j'étais homme, jamais je ne l'aurais vue, car seuls sont admis en sa présence les membres mâles de la famille. Aïsha fait les enfants... Aïsha a un maître Hassan... Aïsha sort rarement... quelques fois elle va au marché, au jardin, mais au moindre regard, elle couvre son visage en marchant très vite.

H. G.

La ronde des artisanes

Comme des milliers de gens, Josette G. a un métier qui ne la satisfait pas. Elle l'a choisi, ou on l'a choisi pour elle, parce qu'il faut bien se décider un jour et que ce jour vient trop tôt pour ceux qui mûrissent lentement. Ainsi donc Josette G. est devenue mécanicienne-dentiste. Ce n'est pas le métier qui est mauvais. C'est tout simplement qu'il ne convient pas et qu'elle a le sentiment de s'étioler pendant les heures où elle travaille.

Pendant longtemps, Mlle G. a constaté qu'elle avait fait fausse route et en est restée là. Maintenant, elle secoue cette force d'inertie qui nous pousse à nous résigner. Elle suit des cours, elle entrevoit des changements. Tout cela est fragile encore, mais le mouvement est amorcé. Comme la technique des artisans la passionne, elle visite des ateliers, observe le travail, et c'est une de ses fiches que nous publions ici:

Dans la cuisine d'Alice-Marie Barbault, émailleuse

Le four précieux (2000 francs, pour lesquels l'artiste a sacrifié son piano!) est installé dans la cuisine, à cause de la fiche électrique, de la table, de nombreux tiroirs. Juste à côté de la cuisinière où A.-M. Barbault prépare les repas pour son mari et ses deux enfants!

Une fois le projet dessiné, le travail pratique commence. Autour d'elle, l'émailleuse a une énorme bonbonne d'eau distillée, une série d'instruments variés qu'elle intitule « l'outillage du bricoleur », dont une grande pince à enfourner, une multitude de tiroirs contenant les émaux sous forme de cristaux de verre. C'est un long travail que de casser, broyer en poudre et mélanger à l'eau distillée, ces cristaux d'oxydes de métaux.

Les pièces de base — broches, coupes, vases, boucles d'oreilles — sont en argent, en or, en cuivre, en tôle. On orfèvre les a façonnées. On dessine d'abord les contours du modèle choisi. Ce contour est souligné par la pose très délicate d'un minuscule fil d'or, le cloisonné, qu'on fixe sur la pièce par la gomme adragante. Gare au fil qui se déplace à la première cuisson et qu'il faut arracher pour le poser à nouveau! Après une couche de base, on applique l'émail au pinceau ou à la pointe d'acier. Ceci par couches successive, en sept ou huit cuissons. Mais les couleurs contenues dans les petits godets, couleurs plutôt pastel à l'origine, se modifient à la cuisson. Tout l'art est donc de savoir utiliser ces magiques transformations que le feu opère. Au début, l'émailleuse a de nombreuses surprises, pas toujours désagréables d'ailleurs.

Difficultés : l'achat des émaux qu'on ne trouve plus facilement dans le commerce.

Trouver l'artisan, l'orfèvre, qui veut bien travailler, préparer les pièces de base. (Nous avons déjà assez à faire sans cela).

Trouver des débouchés : cadrons pour l'horlogerie, clientèle privée. Difficulté particulière à une émailleuse qui est aussi mère de petits enfants : s'organiser intelligemment pour « trouver » des après-midis et des soirées. D'autant plus intelligemment qu'il faut pouvoir s'interrompre pour les courses et les soins aux enfants, sans compromettre la marche du four. Avoir toujours l'œil sur les gosses qui regardent, ô désastre, plus volontiers avec les mains qu'avec les yeux.

Satisfactions : le mot est faible pour dire la joie qu'il y a de créer. Alice-Marie Barbault, qui eut tout de suite le coup de foudre pour l'émail, parle des surprises que lui réserve son allié le feu, de sa joie à créer un bijou pour une certaine personne, en tenant compte de ses yeux, de sa coloration.

J. G.

Des renseignements utiles aux jeunes filles qui partent pour l'étranger

Une jeune fille ne doit partir qu'en parfaite santé physique et morale ; un séjour à l'étranger ne lui rendra pas son équilibre. Au contraire : la nouveauté du milieu, la langue inconnue lui créeront des difficultés qu'elle n'arrivera peut-être pas à surmonter.

A noter qu'en Angleterre, un employeur ne s'occupera jamais des loisirs de son em-

ployée, non par manque d'intérêt, mais par respect de son individualité. C'est donc à la jeune fille de savoir choisir ses loisirs avec discernement.

Où sont la majorité des placements? En Angleterre premièrement, puis en Allemagne, en Italie et en Grèce. Il faut savoir qu'en Angleterre, dans le cas d'une place au pair (70 à 80 Jr. par mois) l'employeur est exonéré des charges sociales et que, par conséquent, la jeune fille ne bénéficie d'aucune prestation sociale. De préférence donc, partir avec un contrat de travail.

En Allemagne, les jeunes filles vont comme « Haustochter » — genre au pair — 50 DMK par mois. Jusqu'à présent, il était très difficile de faire préciser les conditions de travail dans ce pays ; mais à partir du mois de mars, les Suissesses pourront avoir des places

« d'aide de la mère de famille » avec salaire et toutes garanties.

En Italie, où l'on demande surtout des nurses suisses, on a beaucoup de peine à obtenir des congés réguliers ; la jeune fille ne dispose jamais d'une chambre pour elle, mais doit la partager avec le bébé.

En Grèce, on ne demande que du personnel diplômé et qualifié — nurse, jardinières d'enfants, etc... Le contrat est de deux ans, le salaire élevé (dont la 1/2 ou les 3/4 sont versés directement sur compte bancaire suisse), la jeune fille a une chambre pour elle seule. Il est impossible de sortir seule le soir en Grèce.

Comment se procurer une place sérieuse?

Il existe beaucoup de bureaux de placement et il paraît beaucoup d'annonces dans les jour-

naux. Mais comment avoir des renseignements sûrs? Il est évident que soit les places procurées par les A. J. F. soit les renseignements fournis par leur bureau assurent une très grande sécurité (questionnaire complet à l'employeur, accueil à l'arrivée et dans les gares où la jeune fille doit changer de train). Le bureau demande une participation aux frais, ce qui est normal ; il faut trois semaines au moins pour que tout soit en ordre.

1 «Union suisse de l'amie de la jeune fille» et «Association nationale suisse des œuvres catholiques de protection de la jeune fille».

Renseignements pris auprès de Mlle Wiedner, Union suisse de l'amie de la jeune fille, Lausanne.

(A. S. F.)